

**" S'en sortir ", " pas de problèmes ", " faire avec " : au cœur de
la culture populaire (note de recherche)**

**" Get yourself out of it ", " No problem ", " Make do " : At the
Hearth of Popular Culture (Research note)**

Jean-Claude Kaufmann

Volume 9, numéro 2, 1985

Pouvoir local et crise économique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006271ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006271ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kaufmann, J.-C. (1985). " S'en sortir ", " pas de problèmes ", " faire avec " : au cœur de la culture populaire (note de recherche). *Anthropologie et Sociétés*, 9(2), 195–201. <https://doi.org/10.7202/006271ar>

« S'EN SORTIR », « PAS DE PROBLÈMES », « FAIRE AVEC » : au coeur de la culture populaire (note de recherche)¹



Jean-Claude Kaufmann

Cultures populaires : expressions autonomes ou caractéristiques d'un état de subordination à une culture dominante ? Les réponses à cette question sont souvent tranchées et antagoniques. Ne serait-il pas plus pertinent de partir de la constatation que les deux aspects coexistent et de s'intéresser aux modalités de leur articulation ? C'est notre propre conviction, fondée pour l'essentiel sur des analyses concrètes ; cette articulation peut en effet être observée dans les faits de tous les jours.

Cultures populaires : le pluriel s'impose ici à l'évidence. Chaque expression peut en effet être analysée comme un élément spécifique, ce qui ouvre un champ considérable à l'ethnologie. Mais au-delà de ces particularités multiples, de la richesse que peut apporter leur investigation et hormis la question des limites définissant l'ensemble des « cultures populaires », nous posons l'hypothèse que toutes les manifestations singulières se rapportent, plus ou moins directement, à une sorte d'ossature centrale produite par la situation de sujétion à la domination ; les cultures populaires s'alimentent à une source unique de la culture populaire. Certains diront que cette hypothèse peut conduire à des résultats réducteurs, schématiques et globalisants. Le risque est indéniable ; mais il mérite d'être pris, eu égard aux retombées heuristiques escomptées, et il n'est pas très grand s'il s'agit d'un simple moment d'une démarche scientifique plus longue et plus diversifiée.

Nos enquêtes, menées auprès des milieux populaires urbains français² (objet qui marque le cadre de la validité de notre généralisation), nous

¹ Communication faite à Nantes, au colloque organisé par la Société Française de Sociologie et la Société d'Ethnologie Française, les 7 et 10 juin 1983, sur le thème des cultures populaires (reçue à la revue le 15 octobre 1984 : N.D.L.R.).

² On pourra nous reprocher de ne pas mieux définir ces « milieux populaires urbains » (qui correspondent approximativement aux catégories INSEE : « ouvriers », « employés » et « personnels de service »). Il s'agit pour nous d'un choix méthodologique délibéré : nous préférons laisser « flottante » la catégorisation pour mieux nous concentrer sur les mouvements du social ; à vouloir trop définir le cadre, on perd en effet parfois la substance.

permettent de tenter une définition du « fond référentiel » de la culture populaire, qui s'organiserait autour de trois éléments majeurs (le sens du mouvement, la délimitation du champ d'action, et l'instrument de la création culturelle) que nous désignons par des locutions populaires dont le caractère récurrent (dans les interviews que nous avons menées) n'est nullement dû au hasard : « s'en sortir », « pas de problèmes », « faire avec ».

▣ « S'en sortir »

C'est le point de départ de toute action constructive contre les effets de la domination; mouvement obligé qui peut être analysé dans sa dimension quotidienne comme dans sa dimension historique.

On sait quels furent les dégâts humains des débuts de la grande industrie. Au tout début du XXème siècle la situation s'améliore quelque peu pour les travailleurs qui luttent pour la limitation de la journée de travail, la suppression du salariat des enfants, l'amélioration des conditions de travail et l'augmentation des salaires qui permettra une diminution de salariat féminin donc une vie de famille plus harmonieuse : la présence continue de la femme au foyer compensant le très faible développement des services sociaux.

Contre un certain nombre d'idées reçues, on peut dire que le sentiment familial existe alors, et même fortement, dans les milieux populaires; mais il ne trouve que difficilement les conditions de sa formulation et de sa réalisation. Il est avant tout le résultat d'une contrainte sociale : face à la force d'écrasement dont il est victime, le travailleur de l'époque ne peut résister qu'en s'organisant; au niveau de l'entreprise et plus généralement de sa classe sociale, mais également au niveau quotidien du noyau familial. Il lutte pour une vie décente, qu'il parvient à structurer peu à peu dans des domaines très divers : logement, santé, assurances sociales, consommation, etc. Grandes batailles qui prennent corps dans les syndicats, les mutuelles, les coopératives; guérilla domestique de tous les instants contre la misère et les habitudes nées de la misère, pour édifier un foyer ayant un minimum de stabilité et de substance.

Sans conteste, l'auto-organisation domestique est un combat, mais un combat qui ne prend qu'exceptionnellement la forme d'une action organisée et massive sur des revendications précises. C'est en effet de la manière la plus diffuse, la plus spontanée et la plus insaisissable que ce mouvement social se développe. Ce qui explique qu'il soit resté longtemps mal connu par rapport aux grandes luttes sociales liées au travail.

À notre avis, dans le long combat des familles populaires pour leur auto-organisation, l'époque des « trente glorieuses » (les années 50-70) marque une rupture. Après des décennies de dénuement, de larges fractions des

milieux populaires ont accédé à une situation nouvelle plus marquée par la nécessité de gestion de ce qui peut être considéré comme un « acquis » que par celle d'auto-organiser ou de revendiquer ce qui n'existe pas encore. Cette situation se caractérise d'abord par un effort gestionnaire stricto sensu : gestion simple, non vécue comme telle et tout à fait intégrée à la vie quotidienne du ménage (contrôler les dépenses par rapport aux ressources, savoir acheter utile et solide, entretenir le logement, etc.). Mais plus largement et plus profondément, les « acquis » sont également sociaux et culturels : lorsqu'on n'est plus tenaillé par l'angoisse quotidienne de la « chute », lorsque la vie offre autre chose que les fins de mois difficiles, l'alcoolisme du mari, la délinquance de l'adolescent et l'échec scolaire du plus jeune, alors il est possible d'atteindre une certaine stabilisation sociale, dans un univers qui reste certes dangereux et difficile, mais où peut se reproduire un capital d'habitudes permettant de se dégager un peu de la pression de la lutte intense et parfois désespérée pour « s'en sortir ».

La « rupture » cependant n'est que relative. D'abord parce que les ménages les plus pauvres n'ont toujours pas atteint un minimum d'« acquis » stabilisateurs et que leur nombre tend actuellement à augmenter. Ensuite parce que même consolidée, la situation de la plupart des familles reste incertaine et fragile. Seules les modalités de l'action ont changé; le sens et la nécessité du mouvement restent exactement les mêmes : il faut continuer à affronter les événements pour défendre et si possible renforcer les « acquis », pour « s'en sortir » encore un peu mieux. Enfin et surtout — raison fondamentale qui englobe et dépasse les deux précédentes — parce que la lutte des milieux populaires pour « s'en sortir » n'est pas liée à une situation historique particulière mais qu'elle leur est intrinsèque en tant que groupe social dominé. Quelle que soit leur situation matérielle, c'est en effet leur position de sujétion à la domination qui est déterminante. En toutes circonstances et quotidiennement, le sens du mouvement reste donc identique : il faut s'organiser dans les domaines les plus divers pour tenter de parvenir à une certaine stabilisation matérielle et une maîtrise sociale et culturelle, mobiliser la famille pour cet effort multiforme, et sécréter un imaginaire et une culture aidant à cette mobilisation.

☐ « Pas de problèmes »

Pour « s'en sortir », il est absolument indispensable de reconnaître des « problèmes » (i.e. les facteurs qui menacent le fragile équilibre matériel, social et culturel) comme tels, pour les affronter et tenter de les résoudre. Mais les difficultés qui assaillent les milieux populaires sont innombrables, et il est impossible que ces derniers puissent trop crûment les « regarder en face » et essayent de répondre à toutes à la fois. Pour éviter de se sentir trop écrasés et pour pouvoir vivre en positif (faute de quoi toute composition d'identité est impossible), les milieux populaires sont donc dans l'absolue nécessité de définir un espace de négation des problèmes, espace de calme, de repos et d'optimisme.

Le « pas de problèmes » si souvent entendu dans le langage populaire recèle donc une signification essentielle : il marque le choix de classification qui vient d'être fait par rapport à un élément particulier. L'univers de la représentation populaire est en effet dual et exige une opération permanente de classement des divers aspects appréhendés de l'environnement : il y a le monde des difficultés à résoudre et celui du « pas de problèmes ». Classement souvent hésitant et sujet à variations, mais qui renvoie, dès lors qu'il est effectué, à deux modes de pensée et d'action radicalement différents.

Les problèmes sont affrontés dans l'action quotidienne. Le savoir (et plus largement la culture) qui permet de les résoudre est le fruit du long combat, mené depuis des générations, pour « s'en sortir ». Ce savoir a donc une forme caractéristique, totalement opposée au savoir scientifique qui est fondé sur le doute, une prise de distance avec l'objet et un questionnement permanent. Le combat exige au contraire des références stables, des certitudes, une prise de position par rapport à l'objet. L'important n'est pas la compréhension des causes mais l'efficacité des résultats. La pratique sociale est ici l'élément moteur et déterminant : c'est l'expérience de tous les jours qui est à l'origine d'une connaissance dont le but est d'être immédiatement appliquée, utilisée pour résoudre des difficultés. Le savoir populaire procède d'un rapport au monde spécifique, et les modalités de son expression sont donc logiquement particulières. Les ouvriers et employés que nous avons interrogés le décrivent eux-mêmes comme étant « simple », « spontané », « naturel » ; sa caractéristique essentielle est sans aucun doute la « concrétude », émanation d'une absence de distance avec l'environnement.

Mais les problèmes ne sont reconnus comme tels et traités que lorsqu'il est vraiment impossible de faire autrement. L'essentiel de l'énergie n'est pas dirigé vers la résolution des difficultés mais vers la tentative d'occultation de ces dernières, pour que puisse être élargie au maximum la sphère de négation des problèmes qui est également considérée comme le lieu de la normalité, où ni le combat, ni le questionnement n'ont de raison d'être (« c'est normal, pas de problèmes »).

Cet espace de calme apparent est celui où s'épanouit un mouvement de création culturelle extrêmement vigoureux — lui aussi placé sous le signe de la concrétude — par l'intermédiaire du « faire avec ».

☐ « Faire avec »

Les milieux populaires ne peuvent pas « regarder (toute) la réalité en face ». Ils sont contraints à « prendre la vie du bon côté », à « regarder le bon côté des choses » : c'est l'espace quotidien du « pas de problèmes », qui est fondamentalement un processus continu d'idéalisation. Il convient de ne pas se laisser abuser par l'image que nous donnent de cet espace les

mieux populaires eux-mêmes lorsque nous les interrogeons. Ils nous parlent de calme, de repos réparateur permettant de reconstituer leur force pour affronter en d'autres circonstances les difficultés de la vie quotidienne. Or l'espace du « pas de problèmes » ne se caractérise ni par le calme, ni par la neutralité : la nécessité absolue de l'idéalisation organise en effet pratiques et représentations dans un puissant mouvement culturel et social qui transforme la réalité.

« Prendre la vie du bon côté » : l'aspect de l'éthos populaire qui est illustré par cette expression a été souvent — et remarquablement — décrit, notamment par Hoggart. La « franche gaieté » est le substrat qui alimente la fête-défolement et à partir duquel prennent forme la gouaille et l'humour populaire. En deçà de ces manifestations les plus visibles, il y a également tout le domaine plus discret et diffus de ce qu'une personne que nous avons interrogée a appelé « les petits bonheurs » : moments de liberté arrachés aux contraintes, morceaux de vie faits de quiétude et de plaisir que l'on savoure et que l'on garde parfois en mémoire.

Ce qui est contenu dans le « regarder le bon côté des choses » a été — nous semble-t-il — moins bien analysé. « Regarder le bon côté des choses », c'est d'abord bien entendu « prendre la vie du bon côté » ; mais c'est aussi beaucoup plus que cela. Une autre locution populaire (que nous avons d'abord relevée simplement parce qu'elle revenait avec récurrence dans les interviews) nous permettra de comprendre pourquoi : « faire avec ».

Le ton avec lequel est prononcée cette expression est souvent désabusé, « c'est comme cela, on a été mis là, faut faire avec ». Le « faire avec » marque en effet d'abord la résignation, l'acceptation d'avoir été mis, emprisonné, dans une situation sans issues, ni perspectives. On ne recherche pas un ailleurs problématique et on ne rêve pas d'hypothétiques « châteaux en Espagne » : on compose avec la réalité telle qu'elle a été donnée. On « compose », le terme est intéressant car il traduit bien le double sens du « faire avec ». On compose parce que l'on s'accommode de la réalité environnante, mais on compose aussi comme compose un musicien, parce que l'on transforme cette dernière en créant quelque chose de nouveau. Dans « faire avec », il y a avant tout le verbe faire.

Les objets et les êtres de tous les jours sont « regardés d'un côté » qui les rend autres. Autres d'abord pour celui qui sait les voir, qui les replace dans un univers qui leur donne un sens profond. Ils perdent ainsi les caractères « objectifs » qui sont perçus par l'observateur étranger. Le logement le plus sordide n'apparaît tel que pour celui qui n'y a jamais vécu, qui n'a pas appris à connaître et à aimer tout ce qui le constitue, non pas en tant qu'objet pur mais en tant qu'objet qui, justement, a été « vécu », c'est-à-dire en interaction avec lequel l'identité d'un individu s'est quotidiennement forgée en inscrivant des repères et en dessinant des habitudes. Si les objets et les êtres deviennent autres, ce n'est pas simplement parce qu'ils sont

regardés différemment, c'est qu'au travers de la formation permanente de leur identité, les milieux populaires les ont marqués de leur empreinte, y ont laissé une partie d'eux-mêmes.

Le « voir le bon côté des choses » est une expression trop modeste. Les choses sont en effet transformées profondément, pas seulement pour celui qui les regarde, mais très souvent aussi en elles-mêmes, surtout lorsque le mouvement d'identification prend une dimension collective. Il s'agit bien d'une œuvre de création culturelle, continue et massive, et les milieux populaires sont des artistes du quotidien. Certes, ils ne sont pas les seuls, mais ils le sont avec beaucoup plus de force que d'autres groupes sociaux; parce qu'ils sont emprisonnés dans une réalité stable qui exige particulièrement d'être réinventée pour pouvoir être vécue en positif, parce qu'ils n'ont guère d'autres possibles, parce que plus que d'autres, ils sont condamnés à « faire avec ». Cette situation définit les caractéristiques de leur production culturelle : contraints de se mettre en rapport étroit avec les êtres et les choses, l'ouvrage qu'ils réalisent est modelé par un art remarquable du concret.

Et il est possible de se demander ce qui mérite le plus d'être relevé : les œuvres constituées, traces de cet art de la concrétude, ou le renouvellement quotidien de l'art lui-même, qui est capacité de non-distance avec les êtres et les choses.

Le sens du mouvement (« s'en sortir »), la délimitation du champ (« pas de problèmes ») et l'instrument de la création culturelle (« faire avec ») sont à la base de ce qui constitue le « fond référentiel » de toute culture populaire, qui a nécessairement pour marque essentielle la capacité de concrétude.

Si ce « fond référentiel » peut être défini comme un effet constant (et universel) de la domination, il n'en demeure pas moins qu'il est toujours étroitement dépendant de la conjoncture historique et que des évolutions profondes sont susceptibles de se produire. Les trois éléments que nous avons soulignés, bien que demeurant opérants, peuvent notamment être vidés de tout contenu vraiment prégnant. C'est ce qui semble aujourd'hui se réaliser pour une large fraction des milieux populaires urbains français, que nous désignons provisoirement sous le terme de « groupe intermédiaire » ou « stabilisé ».

Les familles qui composent ce groupe sont parvenues à accumuler un certain nombre d'« acquis » (logement décent, équipement et confort domestiques, stabilité du noyau familial, perspectives de carrières intéressantes pour les enfants, etc.) qui rendent moins pressante et moins vive la lutte pour « s'en sortir ». Le combat, qui est désormais davantage axé autour de la défense et du maintien d'une situation déjà existante exige une mobilisation sociale moins intense. Parallèlement, la large vulgarisation

— par les médias — d'un questionnement de type scientifique portant sur les divers aspects de la vie quotidienne, perturbe considérablement la logique de la pensée et d'action qui est à l'œuvre dans la sphère du « pas de problèmes ». En ouvrant des horizons nouveaux, ces deux mouvements participent au désenclavement d'univers sociaux auparavant relativement clos et — tout en libérant les milieux populaires de certaines contraintes — tendent ainsi à affaiblir la créativité impulsée par le « faire avec ».

Par rapport à quelles références ces familles revisitent-elles leurs morales et réorganisent-elles leurs stratégies ? Quel sens donnent-elles à leur existence ? Que devient leur rapport aux êtres et aux choses ? Jusqu'à quel point de leur évolution peut-on toujours les considérer comme appartenant aux milieux populaires ? C'est autour de ces questions que nous développons actuellement l'essentiel de nos recherches.

RÉFÉRENCE

HOGGART R.
1970 *La culture du pauvre*. Paris: Éditions de Minuit.

Jean-Claude Kaufmann
Laboratoire de Recherches Économiques et Sociales
I.A.R.E.H.
Université de Haute-Bretagne
4, Place St-Melaine
35000 Rennes
France